

Quatre minutes
Une musicothérapie non sans bémols
Vier minuten — Allemagne 2006, 112 minutes

Claire Valade

Numéro 256, septembre–octobre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58926ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2008). Compte rendu de [Quatre minutes : une musicothérapie non sans bémols / *Vier minuten* — Allemagne 2006, 112 minutes]. *Séquences*, (256), 47–47.

QUATRE MINUTES

Une musicothérapie non sans bémols

Au cinéma comme dans la vie, il existe une multitude de moyens par lesquels un individu canalise et purge ses souffrances : le sport, le travail, la violence et l'art peuvent être cités en exemple. Le second long métrage du réalisateur allemand Chris Kraus s'intéresse au potentiel curatif de la musique.

CLAIRE VALADE

Quatre minutes est une œuvre sur la mémoire et sur le deuil, une œuvre sur l'émancipation et l'amitié. Trude est une vieille professeure de piano qui n'a d'oreilles que pour la musique classique européenne dans toute sa rigueur et sa complexité, alors que Jenny est une jeune écrouée qui n'a de mains que pour la musique jazz afro-américaine dans toute sa spontanéité et sa désinvolture. Ces deux femmes prisonnières de leur passé trouble parviendront à retrouver la liberté d'esprit grâce à leur amour de la musique, telle est la base de cette histoire filmée essentiellement dans un pénitencier un peu crade. Dans ce lieu orbitent une poignée de personnages secondaires qui s'avèrent très peu pertinents pour la narration, si ce n'est qu'ils constituent le contexte dans lequel évoluent les deux femmes.

Le récit plutôt inégal nous laisse croire un bref instant que la relation entre Trude et Jenny sera houleuse, qu'elles ne parviendront jamais à s'entendre. Mais cette pseudo-tension vise à mieux installer la complicité à venir. D'abord implicite, cette connivence naît assez rapidement et sans grandes épreuves. En dépit des apparences, peu de choses les opposent. Et justement, une des tares du film est son empressement à souligner l'acceptation mutuelle, que tout cela allait bien se terminer, que Jenny allait bel et bien participer à ce fameux concours auquel Trude tient tant. De plus, la mise en scène ne justifie pas très bien comment elles ont besoin l'une de l'autre. Le passé de Trude est révélé par bribes, lors de retours en arrière, alors que celui de Jenny est évoqué laconiquement à travers les dialogues — une différence d'approche, mais également une différence d'efficacité. Une autre faiblesse de la mise en scène est de ne pas parvenir à nous faire ressentir la douleur que couvent les personnages. Pour dépeindre ces existences ponctuées par l'injustice, la mort et le deuil, il aurait peut-être fallu davantage de cette violente austérité, de ces échanges ambigus et de ces relations tordues qui caractérisent l'œuvre si singulière de Michael Haneke *La Pianiste*.

Comme dans l'œuvre de cet autre réalisateur allemand (Haneke), le piano est une figure centrale du récit de Kraus. L'instrument tient le rôle de médiateur : médiateur entre deux êtres blessés qui apprennent à s'approprier, médiateur entre chacune et son passé. Grâce à la musique, les protagonistes déchargent leur cœur des souvenirs douloureux. Autrement dit, le piano devient l'instrument d'une musicothérapie où l'on apprend à s'affranchir du passé et à s'engager dans une action positive.

Il est toujours fascinant de voir comment un réalisateur décide de filmer des musiciens / acteurs à l'œuvre. Va-t-il éviter l'écueil de l'artificialité ? L'interprétation mimée sera-t-elle aussi bien sentie que s'il s'agissait d'un véritable pianiste à l'œuvre ? La facture basculera-t-elle du côté du vidéoclip et,

du coup, viendra-t-elle rompre avec l'esthétique générale du film ? Bref, autant de défis qui peuvent miner la qualité d'un long métrage mettant en scène des musiciens. Dans le cas de *Quatre minutes*, ce n'est pas tant la crédibilité des actions qui fait défaut que le spectacle prétentieux et appuyé qui marque les prestations. Le point culminant est lorsque Jenny joue de dos, menottes aux poignets, devant un journaliste venu visiter le centre de détention. La situation, d'un spectaculaire emphatique et outrecoûdant — quasi grotesque —, détonne avec l'esthétique sobre et réaliste du film. Seule la dernière performance est magistralement mise en scène. Il faut dire qu'elle est aussi très forte de sens. La scène finale est une grande réussite dramatique et narrative. Il s'agit d'une synthèse contemporaine des façons qu'ont Jenny et Trude de concevoir la musique. L'ultime pièce prend des allures de performance et permet à l'interprète de déclamer la souffrance et la rage qui l'habite.



Grâce à la musique les protagonistes déchargent leur cœur de souvenirs douloureux.

Reste que les ressorts dramatiques du long métrage ont quelque chose de fâcheusement hollywoodien, de faussement optimiste, comme si le triomphe de la volonté humaine surgissait gratuitement, par la nécessité d'un *happy end*. Pourtant, les personnages et la facture du film le rapprochaient davantage d'un certain cinéma allemand, celui-là bien en phase avec le réel et ses imperfections, gardé de tout optimisme naïf.

■ **VIER MINUTEN** — Allemagne 2006, 112 minutes — Réal. : Chris Kraus — Scén. : Chris Kraus — Images : Judith Kaufmann — Mont. : Uta Schmidt — Mus. : Annette Focks — Son : Eckhard Blach, Robin Pohle — Dir. art. : Silke Buhr — Cost. : Gioia Raspé — Int. : Monica Bleibtreu (Traude Krüger), Hannah Herzsprung (Jenny von Loeben), Sven Pippig (Mütze), Richy Müller (Kowalski), Jasmin Tabatabai (Ayse), Stefan Kurt (Direktor Meyerbeer), Vadim Glowna (Gerhard von Loeben), Kathrin Kestler (Hannah), Amber Bongard (Clara Mütze) — Prod. : Alexandra Kordes, Meike Kordes — Dist. : Métropole.